

3. Joseph Barberaz

Nous avions deux poids lourds en ruine pour effectuer nos livraisons, aux Carrières du Barroux. Deux, ce n'était pas un de trop, même si nous n'avions qu'un seul chauffeur, car il y en avait toujours l'un des deux sur cales ou le capot ouvert.

Ce chauffeur, c'était Joseph Barberaz, grande gueule et gros bide, qui avait tout vu, tout connu, qui avait été partout, même au pied du lit de ses parents, dans l'instant qu'ils le perpétraient.

Ce Joseph Barberaz était un baratineur comme j'en ai rarement vu. C'était même un sujet de fierté, pour lui. J'ai l'impression qu'il pensait que raconter des bobards à longueur de journée l'affranchissait du devoir de dire la vérité. Il n'avait de fermeté dans le regard que lorsqu'il vous racontait un boniment qui ne mangeait pas de pain.

En dehors de cela, il était franc comme un âne qui recule et son regard voltigeait comme un reflet sur une fausse pièce au moment où il m'assurait qu'il était rentré directement de chez le client, alors que je savais bien qu'il s'était arrêté sur un parking de la nationale pour se faire faire une turlutte, si vous voyez ce que je veux dire.

Quand, par hasard, je le confondais devant son public, il s'exclamait : “ Eh, Balthazar, j'en avais envie ! ” et cela mettait les rieurs de son côté. Ce faisant, il contrefaisait encore la franchise puisqu'il se faisait passer pour un grand type simple, spontané et près de ses sens, qui ne pensait pas à mal alors qu'il avait ruminé ses pensées glauques pendant je ne sais combien d'heures avant de louer une bouche pour y cracher son venin.

Il n'avait pas de préférence dans ce domaine mais le hasard des circuits de livraison faisait que c'était surtout à Lolotte, vieille prostituée édentée qui tapinait en short de gymnastique bouffant comme une culotte Henri III, qu'il confiait sa pratique.

Il habitait à Montélian dans un petit immeuble d'une cité qui avait été construite dans l'endroit le plus désolé, le plus malsain, le

plus humide et battu par les vents de la commune, au départ de cette route qui traverse la vallée de part en part entre le Lac Malure et Montélian, franchit la voie ferrée sur un passage à niveau et monte aux Carrières.

Je me demande bien qui, à part lui, pouvait habiter là puisque, excepté les commerces du centre-ville, nous étions la seule industrie du canton, à part quelques fabriques de décolletage cachées dans les arrière-cours, qui avaient fait venir une main-d'œuvre guère délicate en matière d'environnement.

Il était propriétaire de son logement et ce n'était pas la moindre de ses fiertés. Pratiquement, cela signifiait des fins de mois angoissantes avec la lancinante question qui le réveillait la nuit : que pourrait-il faire de son bien si jamais il devait quitter la région.

En effet, son appartement était une merde qui ne valait pas un clou et qui vaudrait encore moins lorsque l'une des dernières industries de la vallée aurait mangé la grenouille. Le cinq du mois, la paye était sucée par le crédit de l'appartement, alors, pour pouvoir manger, il avait mis sa femme au charbon.

C'était une Portugaise qui s'appelait Maria Dolores et qui n'avait connu que la précarité et le travail d'une mule. Elle était moche, poilue, râblée, hargneuse et il faisait avec. Elle parlait mal le français, quoiqu'elle le parlât mieux que lui le portugais, mais il ne s'en était rendu compte que peu à peu, parce qu'on le lui avait dit : pour ce qu'il échangeait avec elle, les quelques mots qu'elle baragouinait étrangement avaient toujours amplement suffi à leurs conversations.

Je vous vois venir et me demander des détails sur la vie sexuelle de mon collaborateur. C'est ma faute, j'ai mis un mâle et une femelle dans un même lieu, il est normal que vous me demandiez d'observer ce qui se passe. Mais vous n'êtes que de pauvres petits marçassins affamés de tendresse et il faut bien que vous vous vautriez dans la fange si vous voulez vous rapprocher de la douce chaleur des mamelles.

Affamé est le mot que j'ai employé et qui correspondait au tour de taille de Joseph Barberaz. Il avait pourtant été un routier musclé quand il bouffait autre chose, je parle de cul évidemment, que le gratin de raviolis dont il raffolait maintenant et qui le ramenait à la maison plus sûrement qu'un antidote contre le chagrin d'amour.

À ma place, vous auriez collé votre œil au trou de serrure comme vous imaginez que je l'ai fait, sinon comment aurais-je appris tout ce que je vous raconte à moins de l'inventer. Ce faisant, vous auriez découvert la poignante vérité : Joseph Barberaz se bâfrant de gratin de raviolis tandis que sa femme le servait en grondant, tournait autour de lui comme une toupie ronflante, sans un instant de repos, essuyait la table encore servie, chassait des fantasmes de poussière, balayait, passait la serpillière, revenait le servir en bourdonnant, retournait étendre le linge, infatigable et épuisante.

Quant à la tendresse avec du poil autour, la seule chose qui vous intéresse, il y a longtemps qu'elle s'était fossilisée dans de la graisse de bide.

Cette histoire de bouffe était l'élément central, j'allais dire fédérateur, du couple Barberaz, à un point que vous pouvez difficilement imaginer. Non parce qu'il assimilait son appartement à une cantine, loin de là, mais plutôt parce qu'il considérait que le plus grand plaisir, pour ne pas dire la raison de vivre, de sa fumelle était de le nourrir et de le nettoyer. Cela paraît banal.

Pourtant le jour où une prostituée lui reprocha ses dents mal entretenues, son haleine de sépulcre et qu'elle railla son gros bide, il fut d'une humeur de pit-bull envers sa femme pendant trois jours, de la même façon qu'il en avait voulu à sa mère, quand il était chiard, de l'avoir envoyé à l'école avec un imperméable d'un rouge fille, ce qui fut du dernier ridicule.

En fin de compte, c'était une grâce qu'il faisait à son épouse de manger son frichti, de lui faire laver son linge sale et tenir propre sa cagna. C'est ce qui explique que, lorsqu'il boudait, il ne trouvait rien de mieux que de refuser la nourriture pour se venger d'elle.

Mais il n'était guère tenace dans la vengeance et n'était pas de taille à faire une croix sur un gratin de raviolis pour alimenter sa rancune. Ce qui le dépitait vraiment d'ailleurs, si bien qu'il mettait les pieds sous la table comme on va à Canossa, en s'imaginant, pour capitaliser ses remontrances grief après grief, qu'elle n'avait d'autre idée en tête que de le faire grossir.

Néanmoins, ce magnifique personnage qui savait mettre les rieurs de son côté, qui se servait de sa grande gueule et de son gros bide comme d'autres se servent de la logique ou de la rhétorique, ce matamore, cette baudruche flamboyante s'était dégonflée et avait démontré que pour pondéreux qu'il fût, Joseph Barberaz ne faisait pas le poids.

Pourtant, je n'ai rien contre les lâches, croyez-le bien, ceci dit pour ceux d'entre vous qui se sentiraient visés. Moi, par exemple, qui suis tout à fait conscient de mes faibles performances en matière de castagne, je m'arrange pour éviter les situations où j'aurais fatalement à les mesurer à celles des autres. J'ai vu des fumelles assez sottes pour reprocher à leur mâle de ne pas échanger une place de parking contre une place aux assises ou une chaise roulante. Reproche-t-on à un chat de faire le tour de l'étang au lieu de nager à travers champs ? J'ai vu aussi des mâles assez sots pour accepter l'échange. Et ils en sont fiers, ces niais : le nez éclaté, peut-être, mais la tête haute !

Alors pour ceux que cela intéresse, j'ai deux remèdes possibles, dans les cas où ils seraient confrontés à leur carence d'agressivité : le premier consiste à trouver une occasion de briller ailleurs que dans l'intimidation physique.

Le second est de s'écraser devant la brutasse en double file et de repasser plus tard, en douce, pour lui rayer la carrosserie ou lui crever les pneus. Le but étant en fin de compte d'avoir une image suffisamment gratifiante de soi-même pour éviter de ruminer un ulcère à l'estomac, je n'ai pas de préférence a priori sur celui des deux remèdes qu'il faut choisir. Le premier peut conduire à commettre des

actes irrémédiables, comme la réussite sociale, ou anodins comme la philatélie. Le second permet de se soulager dans l'instant, ce qui n'est pas à dédaigner, et d'avoir la tête libre immédiatement pour passer à autre chose. C'est selon le caractère.

Pour en revenir à Joseph Barberaz, j'ai bien parlé à son propos de lâcheté, car lui, au lieu de jouer la modestie, faisait plutôt dans l'intimidation et la poudre aux yeux, manière d'agir dont il tirait d'habitude l'intense satisfaction de voir les autres plier et rompre devant lui. Le problème, c'est que lorsqu'on la fait à l'esbroufe, il faut diablement travailler son panache, ce qui demande une certaine dose d'imagination et de courage. Joseph Barberaz n'avait ni l'une ni l'autre.

En fait d'imagination, il n'avait dans son carquois qu'une panoplie de réparties limitées et usées jusqu'à la fibre qui intimidaient les nouveaux venus et amusaient les habitués. Elles délimitaient le personnage et en faisaient un élément familier de leur environnement qu'il fallait préserver au même titre que les éléments du folklore régional.

Quant à son courage, il se limitait à déduire du fait qu'il n'avait encore jamais pris de tartes dans la gueule, la conclusion qu'il n'en prendrait jamais, métaphoriquement parlant s'entend. De sorte que cela lui fit tout drôle lorsque cela lui arriva.

Les faits que je vais relater à ce propos, remontent à quelques années avant mon arrivée à Montélian, à l'époque où Joseph Barberaz ne travaillait pas encore pour les Carrières, mais dans une entreprise de transport de Maulieu où il habitait. Ces faits concernent la grande grève des transports routiers qui paralysait le pays et la part que Joseph Barberaz y prit localement.

Les événements s'étaient durcis lorsqu'il était apparu que la partie patronale jouait le pourrissement. Des piquets de grève avaient fleuri à la porte des entreprises et des opérations bouchon filtraient la circulation automobile qui se tarissait faute de carburant. Il va sans dire que Joseph Barberaz, avec sa grande gueule, apportait sa

contribution aux uns et son soutien moral aux autres.

De leur côté, les chefs d'entreprises avaient mis sur pieds des escouades de sauvegarde, chargées de franchir les piquets de grève et de contourner les bouchons filtrants. Les chauffeurs jaunes sortaient par l'arrière des entreprises, protégés par les forces de l'ordre, et le plus souvent ils étaient masqués. Sans quoi, Joseph Barberaz n'en aurait jamais fait partie.

Ce dernier aurait pu se contenter d'être un jaune, ce qui déjà n'était pas reluisant, mais ce qui pouvait s'expliquer par des motivations personnelles, même si elles étaient en contradiction avec celles qu'il proclamait en faveur de la grève.

Il aurait pu, à la limite, le faire en douce, protégé par l'anonymat de la cagoule, ce qui n'était pas très courageux, mais comme je ne suis pas chargé de distribuer les certificats de courage, j'aurais été le dernier à le lui reprocher. Des tas de gars ont agi comme lui, soit par conviction, et ils en prenaient plein la tête, soit par nécessité et ils n'allaient pas s'en vanter.

Mais Joseph Barberaz, lui, s'en vanta, non par courage ou conviction, mais parce qu'il ne pouvait pas s'empêcher de se faire mousser dès que l'occasion s'en présentait, ce que décela et exploita le petit journaliste de la chaîne de télévision locale qui avait besoin de faire un scoop.

Le gars avait dû le repérer tandis qu'il passait d'un camp à l'autre, ce qui n'était pas une prouesse, et il avait dû jubiler d'avance du parti qu'il pouvait en tirer. Il l'avait contacté et je suppose qu'il ne lui avait pas été très difficile d'obtenir de lui qu'il se mît à bavasser complaisamment devant la caméra.

Autant tout vous avouer : j'ai vu cette vidéo, peut-être vous dirai-je dans quelles circonstances, je ne le sais pas encore. Du point de vue médiatique, c'est une vraie bombe bactériologique et je n'emploie pas ce terme au hasard : quand on vous la fait voir, c'est comme si on vous inoculait le mépris des chauffeurs routiers.

Pour se mettre en bouche avant d'entrer dans le vif du sujet, cela

commençait par une séquence où Joseph Barberaz parlait de sa vie privée, histoire de faire un recadrage sociologique sensé éclairer le terrain de l'étude.

On le voyait devant son HLM à Maulieu, on le voyait se promener le long de l'égoût municipal qui servait de rivière aux habitants, on le voyait accoudé au bar devant un canon, en train d'échanger des grasseries avec le patron.

Puis sans transition, il était attablé devant le journaliste en contrechamp, et il nous apportait tous les renseignements qui nous avaient toujours manqués sur sa vie conjugale. Pour enfler, si cela est possible, la sympathie que vous pourriez éprouver pour le personnage, je dois ajouter qu'il ne faisait aucun mystère de la carence affective dans laquelle il vivait.

D'aucuns, par pudeur, par respect, par peur du ridicule ou par tout ce que vous voudrez, auraient passé sous silence les défauts, les exagérations, les habitudes de sa conjointe, aussi exaspérants eussent-ils été. Pas lui.

Il te nous la dévoilait sans vergogne comme si nous avions été le jury qui devait la juger par contumace, nous faisait entrer dans sa chambre à coucher, nous détaillant au passage les nappes de charriage de ses mamelles, avec un clin d'œil vers les grosses veines qui les marbraient de bleu comme deux meules de Roquefort puis, après une pichenette sur les énormes aréoles d'un brun sombre et charbonneux d'où n'avait jamais jailli le lait, il s'élançait dans la description des coulées superposées de son abdomen comme sur un toboggan, pour glisser en tressautant jusqu'au gueulard du nombril, secoué d'un ricanement acerbe, rebondissait dans un réquisitoire contre l'édredon du ventre mou, le foulant aux pieds et s'y enfonçant irrespectueusement, humiliait, d'une grosse tape maquignonne, les fesses dont l'ébranlement se communiquait aux cuisses, pour nous permettre de juger de l'amortissement tectonique de la croupe grumelée de cellulite.

Puis il la condamnait à sautiller sur place, faisant ondoyer des vagues de graisse comme la charge d'un éléphant de mer, la peau

de son ventre s'élevant et s'abattant comme un tablier de sapeur, dévoilant le haut de la toison pubienne, le bas restant pudiquement masqué par le bourrelet graisseux des cuisses ce qui ne laissait pas de le faire mourir de rire car, d'après lui, de tous ces plis, replis et invaginations graisseuses, le plus propice à l'apaisement de ses échauffements animaux n'était pas celui auquel vous pensez, chose qu'il avait découverte inopinément un soir de précipitation, et qui lui avait donné l'idée d'un tourisme ménager et économique, à la portée de toutes ses bourses.

— De toute façon, la grosse truie ne fait pas la différence, alors je vais au plus facile !

Bref, un parfait gentleman, et je m'y connais en matière de mulerie !

Enfin, on en vint à la vie professionnelle de Joseph Barberaz. Là encore, rien ne nous fut épargné et, pour l'édification des foules sur la mentalité profonde des chauffeurs routiers au nom desquels il s'estimait pouvoir parler, on le vit en graveleuse conversation avec la pauvre Lolotte, la prostituée en culotte bouffante, la félicitant pour l'avantage de ce qu'il appelait sa “ bouche à spécialité ” que lui conféraient l'absence de toutes ses incisives et le prix des prothèses dentaires.

On l'entendit nous faire un cours sur ce qu'il pensait de Lolotte en particulier et des femmes en général, ce qui l'amena à se répéter, mais cette redondance ne gênait pas le journaliste car loin d'écraser le sujet, elle en rehaussait la pesanteur.

On le vit révéler à notre émerveillement les trésors que recelait la cabine de son camion et qui allaient du paquet de préservatifs, “ outil de travail ” du routier selon lui, jusqu'aux magazines spécialisés en bronzage féminin et intégral, pour ne pas dire gynécologique et introspectif, qui en constituait la bible et le prêt-à-penser.

On le vit nous faire un cours sur tous les à-côtés du métier de chauffeur routier, en partant du simple prélèvement, dans la cargaison, de marchandises à forte valeur ajoutée, jusqu'aux notes de frais

complaisamment gonflées par le restaurateur, en passant par le fuel siphonné dans le réservoir et qui était revendu aux possesseurs de voitures à moteur diesel.

On l'entendit exprimer ce qu'il pensait des voitures particulières et plus particulièrement de leurs chauffeurs, ce qui nous ramena à un sujet évoqué plus haut, concernant les femmes et les prostituées, mais élargi aux homosexuels, pédérastes, tantouses, travelos et autres transsexuels, ce qui lui permit d'enchaîner en larmoyant sur le dur métier, le métier d'homme, le métier de vrai dur que cela représentait de conduire un camion toute l'année, par toutes les conditions de température et de pression, de faire face aux pannes, aux crevaisons, voire aux agressions, un œil sur la montre, l'autre sur le mouchard, le patron d'un côté, le gendarme de l'autre.

Tout cela pour un salaire de misère, il est vrai, mais la grève était-elle bien le meilleur moyen de négocier l'augmentation ? Lui-même n'avait-il pas toujours su dialoguer avec ses patrons sans en venir à cette extrémité ? Ceux-ci ne l'avaient-ils pas payé de retour par la considération qu'ils lui portaient ? Ne lui demandait-on pas conseil d'un côté comme de l'autre pour essayer de concilier les intérêts quand la tension montait ?

Mais voilà : l'avait-on écouté ? Qu'avait-on fait de ses avis et de son expérience dans les bureaux directoriaux ou dans les réunions syndicales ? Maintenant il se tenait prêt, en réserve de la concertation sociale et son intervention se terminait sur le message qu'il avait à délivrer aux deux parties : d'accord pour la grève, cela c'était pour les grévistes, mais à condition que cela ne gêne personne, cela c'était pour les patrons. Un grand moment de télévision.

Je pense que, jusqu'au dernier instant, Joseph Barberaz n'avait pas réalisé qu'il passerait sur l'antenne et que toute la population verrait la prestation qu'il avait servie au journaliste.

Je pense qu'il imaginait que tout ceci resterait dans ce monde étrange et fermé de ces pédés de la presse et que ces derniers se contenteraient de se pâmer devant le dvd.

En d'autres termes, il n'avait rien compris au monde ni au fait qu'il y avait d'autres moyens de broyer les hommes que son gros bide et le pare-chocs de son poids lourd.

Mais pour briller devant ses collègues et leur exhiber l'olibrius, le journaliste lui demanda de passer aux studios, voir le montage final qui avait provoqué l'émoi dans la chaîne locale.

Il vint, il se vit dans le poste comme on dit et lorsqu'il ressortit il était aussi gris que la cendre de son mégot. Si cela passait à l'antenne il était sûr d'être lynché le lendemain à la première heure, ou du moins ce qui resterait de sa hure lorsque sa femme en aurait fini avec lui.

Heureusement pour lui, le propriétaire de la chaîne de télé visionna le sujet et eut la prémonition de l'explosion sociale qui suivrait la diffusion de ce chef d'œuvre du septième art. Lui-même avait suffisamment d'ennuis avec ses chauffeurs des Carrières du Barroux, dont il était aussi propriétaire, pour ne pas aller les scandaliser avec ce ramassis de lieux communs de café du commerce.

Il conseilla au jeune journaliste de mettre son reportage dans le fond d'un tiroir en attendant des jours meilleurs et ce dernier glapit à la censure. On transigea et il fut convenu qu'une commission composée de chefs d'entreprises et de délégués syndicaux visionnerait le film, ce qui fut fait.

D'un commun accord, les deux parties menacèrent la chaîne des pires avanies si le document était diffusé et entreprirent des discussions qui mirent fin à la grève.

Quant à Joseph Barberaz, ignorant tout de cela, il était déjà le héros d'une autre aventure : la catastrophe du passage à niveau 534, comme vous le verrez plus loin.

À quelque temps de là, alors qu'il reprenait son travail après ce dernier événement, celui du passage à niveau 534, il fut avisé d'avoir à se présenter au bureau du directeur.

Quand il y entra et qu'il vit, de part et d'autre du bureau et le

regardant comme s'il avait été une merde, le patron et le délégué syndical de l'entreprise, il comprit que ce n'était pas le miraculé du passage à niveau qu'on avait convoqué mais le héros d'un jour d'une série télé avortée.

Il faillit avoir un malaise et on dut lui apporter un verre d'eau, comme à une gonzesse qui a ses vapeurs. Le patron lui signifia qu'il ne devait qu'aux derniers événement le fait que ne soit pas prononcé son licenciement et le rôle qu'avait joué en sa faveur le directeur des Carrières du Barroux qui lui avait évité d'être lynché mais qu'il ne ferait rien pour le retenir s'il lui prenait envie d'aller chercher de l'embauche ailleurs.

En d'autres termes : s'il ne partait pas de lui-même on allait lui pourrir la vie et le délégué syndical était d'accord. Ils le libérèrent sans lui serrer la main.

Il chercha du travail mais n'en trouva pas à Maulieu. De plus, il trouvait toujours sur son chemin ce même délégué syndical qui le regardait d'une façon qui lui donnait l'envie de se cacher au plus profond d'un terrier de blaireau.

Alors il résolut de s'expatrier, il passa le col des Sapins Flasques et vint chercher du travail à Montélian où il fut embauché aux Carrières du Barroux.